

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 39

Artikel: La femme avant et après l'averse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182891>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 26 septembre 1874.

La femme avant et après l'averse.

La matinée du 17 juillet était superbe; jamais le soleil n'avait eu des rayons plus beaux, jamais le ciel n'avait été d'un bleu si pur. Tout semblait vouloir contribuer à la réussite d'une de nos plus charmantes fêtes, connue généralement à Lausanne sous le nom de *Fête du Bois*.

De grand matin, les petits tambours du Collège et de l'École industrielle battaient la diane dans nos rues pour éveiller l'innocente jeunesse et la convier à des plaisirs toujours impatiemment attendus. A la même heure, le corps de musique de ces deux établissements allait donner à leurs directeurs une sérénade composée des plus jolis morceaux du répertoire; et à 7 heures, le cortège prenait le chemin de Sauvabelin pour le tir à l'arc, qui consiste à mettre en pièces un pauvre mannequin exposé aux milliers de coups de ces pétulants jouteurs.

La scène est pittoresque. Les arbres de la forêt tamisent avec mystère les rayons de soleil qui font scintiller la goutte de rosée encore suspendue au bord des feuilles; les oiseaux du bois, habitués à cette fête annuelle, se mettent de la partie et mêlent agréablement, au habil des tireurs, leurs refrains joyeux. Les maîtres, les parents, les amis entourent avec bonheur et suivent avec une vive curiosité l'action de ces groupes qui avancent, reculent, s'agitent, sautent, tirent, acclament, chantent ou rient aux éclats.

Le cantinier, qui a consulté le baromètre depuis huit jours, apprête le banquet et donne ses ordres à ses nombreux sommeliers. Puis, à midi, la foule des tireurs arrive, portant en triomphe le roi de la fête; la cantine est envahie et chacun de boire à la santé du héros de la journée. Les soupières toutes fumantes des grasses vapeurs du bouillon, sont apportées sur la table et instantanément attaquées par de jeunes et vigoureux appétits. Cette grande famille devient alors étonnante de gaité, d'entrain et de bonne humeur; rien ne peut rendre l'effet du brouhaha de tous ces écoliers en liesse, qui se racontent leurs exploits. Le bruit des verres et des fourchettes accompagne l'essor d'une surabondance de vie, d'animation, d'approbations, de contestations et de défis.

Tout à coup, un roulement de tambour rappelle

aux convives qu'une tribune leur est destinée et qu'elle ne doit point rester veuve. Et bientôt la patrie commune, le canton de Vaud en particulier, les écoles, l'instruction publique, les maîtres, le Conseil d'Etat, les dames de Lausanne, le cantinier, le roi de la fête, tout devient discours, toast ou chanson.

Jusque-là, cette jeunesse était pour ainsi dire en classe, sous la surveillance des maîtres, et n'avait pour spectateurs qu'un nombre fort restreint de curieux, d'oisifs montés au bois dès le matin.

Mais peu à peu la scène change; des fiacres, des voitures de gala roulent dans les chemins ombragés de Sauvabelin et amènent de la ville toute une société élégante et choisie. Rien de plus frais que les toilettes; les plumes artificielles se balancent sur des coiffures à trois étages; les chaînes d'or retombent en festons sur des corsages garnis de bouillonnés; et des guirlandes de myosotis ou de roses parcourent l'ampleur des jupes de jaconnat blanc ou de crêpe de chiné gris clair. Ce sont les mamans, les grandes sœurs, les cousines qui viennent embellir cette simple et ingénue fête du bois, pour surveiller les enfants en butte aux dangers et aux perfides séductions de la civilisation moderne.

Tout à coup les premières mesures de la valse se font entendre et entraînent dans leur cours tout ce monde de l'avenir. Le défi commence; les rivalités stimulent de jeunes cœurs tendrement éduqués sous l'aile maternelle: c'est à celui qui sera le plus galant, à celle qui étalera avec le plus d'art les guipures de sa tunique et les longs rubans qui ceignent sa taille déliée. Ainsi se forme l'école de la galanterie, des bonnes manières et l'art de briller dans le monde, sous les regards vigilants et moralisateurs des mamans, qui sont là pour jouir de leur œuvre.

Cependant le ciel, avec lequel il n'est pas toujours des accommodements, s'assombrit; de gros nuages montent dans le firmament comme d'immenses flocons de laine blanche, pour se transformer bientôt en masses noires et menaçantes. Les chênes de Sauvabelin voilent malicieusement le désordre qui s'opère dans ces hautes régions; nul ne s'en préoccupe, et chacun de croire complaisamment qu'à toutes ces velléités atmosphériques succédera la plus belle soirée de la saison.

Une polka délicieuse ne fait qu'ajouter à l'illusion générale, sans compter avec les éclairs répétés qui

tracent dans les airs leurs lignes brisées et éblouissantes..... De rares et grosses gouttes de pluie frappent déjà le feuillage; c'est l'avant-garde; le vent se déchaîne et amène le gros de l'armée; tout ruisselle, suinte, dégoutte et jette la confusion dans cette foule semblable à une fourmilière sur laquelle on vient de poser le pied.

Tout ce que le fard avait velouté, tout ce que l'amidon avait rendu bouffant, tout ce que le fer chaud avait tuyauté, s'affaisse, retombe ou s'efface; les nœuds de rubans se remplissent d'eau comme des cœurs de choux; les chapeaux déversent leur trop-plein le long des papillottes; les coiffures en blonde blanche, coquillée de neige, retombent sur les tempes comme le feuillage d'un saule pleureur; les haut-plissés baissent l'aile, les manches à petits crevés roses se collent sur des bras amaigris, le pouf qui relève la tunique est horriblement tourmenté; les volants perdent leur apprêt, et la jupe, simulant un parapluie aux trois-quarts fermé, s'applique disgracieusement sur la partie inférieure du corps, en dessinant des formes qui, pour la plupart, gagneraient à être dissimulées.

Les petites blanchisseuses se frottent les mains.

Les gens de la Barre et de nombreux étudiants aux fenêtres s'en donnent à cœur-joie à la vue de cette procession de beau sexe baissant la tête et dissimulant sa défection en se glissant furtivement le long des trottoirs.

Quel changement à vue, grand Dieu! La pluie tombe à torrents, la toilette est détruite, la femme reste et l'illusion s'évanouit. C'est un véritable désastre.

Quand Legouvé, s'inspirant des grâces et des mérites de la femme, écrivit ces beaux vers, ce n'était probablement pas à la suite d'une averse :

Lorsqu'un Dieu, du chaos où dormaient tous les mondes,
Eut appelé les cieux, et la terre et les ondes,
Eut élevé les monts, étendu les guérets,
De leurs panaches verts ombragé les forêts,
Et dans l'homme, enfanté par un plus grand miracle,
Eut fait le spectateur de ce nouveau spectacle,
Pour son dernier ouvrage il créa la Beauté.
On sent qu'à ce chef-d'œuvre il doit s'être arrêté!
Eh! qu'aurait fait de mieux sa suprême puissance?
Ce front pur et céleste où rougit l'innocence,
Cette bouche, cet œil, qui séduisent les cœurs,
L'une par un sourire et l'autre par des pleurs;
Ces cheveux se jouant en boucles ondoyantes,
Ce sein voluptueux, ces formes attrayantes,
Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur:
Tout commande l'amour, etc., etc

Oui, c'est vrai, mais, sapristi, pas après l'averse!

Nous avons publié plusieurs articles relatifs aux prix exorbitants qu'on fait payer, dans les hôtels et pensions des Alpes, aux étrangers qui visitent la Suisse; mais comme en toutes choses il est bon d'entendre toutes les opinions, nous nous empressons de publier les lignes suivantes, empruntées à un journal français, *la Vie parisienne*. Nous le fai-

sons avec d'autant plus de plaisir qu'elles sont dues à la plume d'un touriste étranger, qui, paraît-il, n'est pas trop mécontent de la manière dont il a été traité chez nous :

« Dans le français parlé en Suisse, le mot auberge n'a pas la signification mesquine qu'il a chez nous. J'y ai toujours entendu traiter d'auberges les hôtels les plus luxueux des villages.

Ce que ne savent pas assez les voyageurs inexpérimentés, c'est que l'aubergiste suisse est souvent un homme de valeur par l'instruction et les manières. Dans d'autres pays que je ne nommerai point, l'hôtelier n'est qu'un domestique arrivé. En Suisse, où il n'y a point de professions serviles, c'est un *monsieur*.

Il ne dédaigne point de vous servir, cependant, et quoique souvent il soit magistrat ou qu'il ait un grade dans l'armée, lui, sa femme ou ses filles ne se ravalent en aucune façon parce qu'ils vous changent d'assiette à table, ou qu'ils donnent un coup de brosse à votre paletot. Aux yeux de ces gens polis, ce ne sont là que des services qui s'échangent, il est vrai, contre de l'argent, mais qu'on ne doit pas considérer comme humiliants.

J'ai toujours entendu dire et même crier : « Les auberges de Suisse sont très chères ! » Ceux qui profèrent cette bourde sont des gens qui, vivant toute l'année de croûtes de pain rassis, veulent pendant 15 jours se déguiser en millionnaires. Ce n'est point sensualité chez eux, mais vanité. Leur prétention est de s'abreuver pour quelques francs des vins les plus rares sur des cimes désolées où les plus modestes salades se refusent à pousser.

Il faudrait pourtant être de bon compte, et une fois rendu sur les sommets infertiles des Alpes, savoir payer même le pain comme une chose de luxe. Dans les parties du pays plus accessibles, les prix fléchissent; et, en somme, il n'en coûte pas plus cher de se promener en Suisse que de rester chez soi.

On est très mal couché, dit-on. Munissez-vous donc de fatigue, ce sera une très bonne précaution, et sans laquelle vous ne pourriez dormir dans des lits suisses qui sont étroits comme des cercueils et mous comme du fromage à la crème. Ces observations sévères, autant que justes, s'appliquent surtout au versant septentrional des Alpes, là où vivent des populations de sang germanique.

Je me suis souvent demandé pourquoi, chez tous les peuples de race allemande, on avait la manie de recouvrir le lit d'une serviette en guise de drap, d'un simple morceau de linge qui, ne pouvant « border, » comme disent nos femmes de chambre, tombe à terre au premier mouvement du dormeur?

Et c'est par des considérations tirées de la science ethnologique que je me suis répondu :

Les hommes de race latine, peu avarés de mouvements même en dormant, ne peuvent se coucher que sous un drap fortement maintenu sur trois de ses côtés, et formant une sorte de gaine avec le drap inférieur.